

VENTE
34, Rue Tupin
LYON

L'Avant-Garde

JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

BOITE
34, Rue Tupin
LYON

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. DENIS-BRACK, rédacteur en chef, Grande-Rue de Cuire, 77, LYON.

L'AVANT-GARDE A SAINT-JUST

Dimanche, 17 janvier, l'Avant-Garde avait poussé jusqu'à Saint-Just, sur le chemin de la Demi-Lune, pour assister à la deuxième réunion publique de la Société d'enseignement populaire.

Un avocat de notre ville, qui avait entrepris de traiter la grande question : Des rapports de l'individu avec la Société, a parlé longuement des devoirs de l'homme, de la femme et de l'enfant, et touché à quelques-uns de nos droits. C'était l'heure des vœux et partant des sermons. Aussi, plus d'une fois nous avons levé les yeux sur l'orateur, pour nous assurer s'il avait endossé soutane et surplis. Si quelque spirite, présent dans l'enceinte, avait pu évoquer le P. Lacordaire, assurément l'ombre du fameux dominicain eût été contente !

M. Rainaud, l'organisateur de ces réunions, a annoncé pour demain, 24, à la même heure, dans le même local, une étude sur les Etats-Unis d'Amérique. Espérons qu'il ne donnera pas une seconde conférence d'arrière-garde, mais qu'avec lui la Société d'enseignement populaire prendra une revanche devenue indispensable.

Monsieur Rainaud, prenez garde à vous !

Denis Brack.

Paris, le 20 janvier 1869.

Monsieur Denis Brack et cher confrère,

Sur la demande que vous m'en avez faite, j'ai le plaisir de vous adresser une satire de mœurs faisant suite à la série commencée dernièrement par moi dans le *Refusé*.

En donnant à cette satire le n° 5, je lui fais suivre l'ordre numérique interrompu par la mort du journal dans lequel furent publiés les quatre premiers numéros.

Peut-être eût-il été bon, en venant collaborer à votre jeune *Avant-Garde*, d'écrire pour cette feuille un article spécial de rentrée ; mais j'espère que mes chers compatriotes n'auront pas oublié le vieux poète qu'ils ont si bien accueilli ; et, fort de cette confiance, je poursuis la tâche commencée ailleurs, en flagel-

lant en haut, au milieu et en bas de l'échelle sociale, les mauvaises mœurs. Le fouet de la satire n'admet ni préférences, ni exceptions, il doit atteindre les vices, les ridicules et les turpitudes sous quelque habit qu'ils se cachent.

Agréez, cher monsieur, mes sympathies confraternelles.

BARRILLOT

LES CHEVALIERS DE LA TRIQUE

Satire de mœurs, N° 5.

Guignol et Gnafron sont assis dans le coin d'un cabaret des Brotteaux, qui regorge d'ouvriers fêtant la Saint-Lundi ; ils s'appuient sur leurs gourdins-chassepots en écoutant les conversations avinées. Le vin coule sur les tables, les voix sont rauques et les yeux voilés par les vapeurs de l'ivresse, ivresse qui a dépassé celle d'Anacréon.

GUIGNOL bas à Gnafron.

Qu'en penses-tu, Gnafron ? sont-ils bien abrutis, Ont-ils bien satisfait leurs sales appétits ?

GNAFRON.

Moi, je liche mon coup, mais de par tous les diables. On ne m'a jamais vu renifler sous les tables.

Un ivrogne grogne ce magnifique refrain de Pierre Dupont.

« Aimons-nous et quand nous pouvons

« Nous unir pour boire à la ronde,

« Que le canon se taise ou gronde,

« Buvoons ! buvoons !

« A l'indépendance du monde !

UN OUVRIER.

Je me fiche du monde et de ses habitants. Je me fiche du ciel, de la vie et du temps ; Il me reste un désir, c'est que ma femme crève, Et que je crève après en faisant un beau rêve !

GUIGNOL

Voilà ce que l'on trouve au fond de la boisson, L'ensevelissement du cœur, de la raison, Le dégoût du travail, le dégoût de soi-même, Le dégoût des enfants, de la femme qu'on aime ; Et, pareil à la brute, on s'endort sur le flanc En grognant, en buvant, en soufflant et roulant, En méprisant la vie... une chose si sainte !

GNAFRON.

A quoi bon seriner ta banale complainte : Haut la trique ! en avant ! chapotonnes ces gredins ! Il faut les réveiller à grands coups de gourdins. S'adressant aux ivrognes :

Hé ! tas de saligots ! de boit-sans-soif, de cuistres, Avec vos nez érottés et vos visages bistres : Réveillez votre cœur, erapules ! fainéants ! Et vous ne boirez plus le pain de vos enfants Qui traitent la savatte et pleurent en guenilles... Ah ! ça, vous voulez donc prostituer vos filles, Faire prendre à vos fils le chemin de Toulon !... Effacez votre vice à grands coups de talon.

Les buveurs, en reconnaissant Gnafron, parlent d'un éclat de rire homérique et se dégrisent à moitié.

UN OUVRIER.

Tais-toi, vieux regrolleur, tu vas manquer d'haleine ;

Passes dans tes cheveux le bout de ton alêne, Et fiche-nous la paix ; nous n'avons pas besoin De tes coups de boutoir. Laisse aux curés le soin De faire des sermons.

GNAFRON.

Ecoute, rien qui vaille : Tes malheureux enfants crèveraient sur la paille Si ta femme, une mère aux sens déjà blasés, N'échangeait quelquefois d'illécites baisers Pour leur donner du pain... En suant la paresse, Sur les deniers d'autrui ta charogne s'engraisse ! Toi, gaucher des deux mains, lèpre des ateliers, Quand tu peux débaucher de braves ouvriers Tu souris dans ta barbe et te dis à toi-même : De s'habiller passons donnons leur le baptême ! Je n'aimerais jamais les gens laborieux ; L'ur vertu me fait honte et je suis furieux !... J'ai des ongles de fer, quand la rage m'empêche J'étranglerais tout homme ardent à la besogne. Moi, le béliet galeux, sans laine sur la peau, J'entre dans le bercail et corromps le troupeau. Enfin, je suis le mal, la débauche vivante ; J'abrutis qui je peux, et de plus je m'en vante !

L'OUVRIER s'armant d'une bouteille.

Ça, Gnafron, tais ta gueule ou je te fends le front Avec cette bouteille !

GUIGNOL se levant avec énergie,

Ose toucher Gnafron !

Les buveurs atterrés le regardent, font silence et se dégrisent graduellement

GUIGNOL.

Ecoutez-moi, messieurs, je suis fils de la foule, Je prêche sans rabat, sans robe et sans cagoule, Je vais au fond du puits chercher la vérité : Vous n'êtes pas encore nés pour la liberté !... Quand de vos passions vous vous faites esclaves, C'est de vos propres mains que naissent vos entraves C'est en vous dégradant que vous perdez vos droits De libres citoyens qui respectent les lois. Dans le mot liberté vous voyez la licence : La liberté s'arrête où le vice commence ! La liberté, messieurs, c'est le bien, c'est l'amour ; C'est le juste et le beau montrant au grand jour. Si par de noirs chagrins votre âme est abattue, C'est que, pauvres enfants, l'ignorance vous tue : Lisez au lieu de boire ; apprenez, connaissez ; La lumière est au fond des livres amassés. Aux heures de repos consultez la nature, Elle vous apprendra que toute créature Est un anneau vivant de la chaîne sans fin Qui, partant du ciron, s'élève au séraphin. Tout émane de vous, de votre force accrue ; Vous êtes le marteau, vous êtes la charrue, Vous êtes le coursier qui, sur les rails de fer, Passe sous la montagne et franchit le désert ; Vous êtes le mineur, le tisseur, tout ! la force De qui la sève bout sous l'éternelle écorce ; Vous êtes du pays le principe vital ; Vous travaillez la soie et domptez le métal ; Il coule des trésors de vos sueurs fécondes ; Vous êtes le levier qui soulève les mondes !... De ces puissants moyens, dites, que faites-vous ? Au lieu de vous aimer, vous vous haïssez tous, Et l'égoïsme étant votre but, votre rêve, Eh bien, vous jalousez tel de vous qui s'élève Par son intelligence et vous montre du doigt Le chemin lumineux où l'on trouve le droit... Voulez-vous éviter qu'on vous nomme canaille ? Montrez la dignité de l'homme qui travaille Et se sent dans le cœur assez d'amour, de foi, Pour se faire à lui-même et son juge et sa loi ! Aimez et travaillez. Le travail, c'est la vie Qui ne chemine pas, par le chagrin suivie ; C'est la source où toujours on puise la santé De l'esprit et du corps et de la liberté. Aimez, aimez surtout : votre âme est immortelle ! En partant d'ici bas vous sentirez son aile

Frémir de volupté dans des mondes nouveaux Qui rémunèrent largement vos travaux. Aimez et travaillez, effacez l'ignorance, Vos vices, vos défauts, et faites que la France Soit la reine du monde au front beau de splendeur ; Dieu récompensera votre énergique ardeur : Aimez et travaillez !

GNAFRON, bas.

Vraiment, tu nous assommes !

GUIGNOL

Soyez libres et forts, et vous serez des hommes !

UN OUVRIER, jetant son verre.

Moi, je brise mon verre !

UN AUTRE OUVRIER

Et moi j'en fais autant.

CHOEUR GÉNÉRAL D'OUVRIERS

Aimons et travaillons !

UN OUVRIER

Guignol, es-tu content ?

A partir d'aujourd'hui je renonce à l'ivresse, Et je vais de mes mains étrangler la paresse !

Guignol rengaine sa trique et leur donne sa bénédiction.

GNAFRON

Vas-tu singer le pape, à présent, vieux crétin !

En ce cas, lâche-leur quelques mots de latin.

BARRILLOT

MENUS PROPOS

D'UN FRANC TIREUR

Mon cher Directeur,

Vous avez fait de moi aux lecteurs de l'Avant-Garde une présentation fort avenante. Merci ! Guillot le franc-tireur vous lève, ainsi qu'à l'honorable compagnie, son feutre enjolivé de martiales et allégres plumes de coq, et, l'arme au pied, le poing campé sur la hanche, l'œil sur votre œil, je prends la licence de vous interpeller sur ce que vous attendez de lui.

Si vous avez convié Guillot à s'enrôler dans votre vaillante guérilla, c'est que vous le supposez passablement équipé et convenablement adroit.

Or, le fût-il, adroit, autant que le libérateur de l'Helvétie et non moins que le noble Pantagruel qui, « avecques ses horribles dards, de mille pas de loing ouvrait les huîtres en escalle sans toucher les bords, esmouchoit une bougie sans l'estaindre, frappait les pies à l'œil, dessemeloit les bottes sans les endommager, tournoit les feuillets du bréviaire Jean sans rien deschirer. » Fût-il capable de réaliser de tels prodiges avec sa carabine de franc-tireur, cela ne voudrait nullement dire et n'impliquerait en aucune façon que Guillot puisse faire sous votre drapeau un bon service, au contraire, peut-être !

Posséder une bonne arme bien sûre, mais c'est très-dangereux ! La bien savoir

manier, mais c'est extrêmement dangereux. Vous avez rappelé le réseau invisible, impossible à rompre pour tant, dans lequel Vulcain attrapa sa femme, conversant avec un de ses olympiens collègues... Eh bien ! ce réseau existe dans l'air, il est interposé pour moi entre ma mire et le but quel qu'il soit dans la direction duquel je voudrais l'ajuster. Contre un des fils de ce réseau perfide, ma balle frapperait, dévierait, ricocherait et vous blesserait. Tenez l'accident pour inévitable.

Ceci est façon de parler, direz-vous. Dites, mais précisons. Supposez qu'à l'exemple du noble Pantagruel, je veuille simplement et sans malice exercer la précision de mon tir à « ouvrir les huîtres sans toucher les bords, » très-probablement un monsieur viendra m'accuser d'attenter à la majesté du suffrage universel, et pour venger le banc d'huîtres, me fera monter à celui de la correctionnelle.

Que je veuille « esmoucher une bougie sans l'estaindre, » — vous entendez-bien ! la moucher seulement ! on verra dans cet innocent exercice une détestable démonstration à l'encontre des dogmes illuminatoires.

— Que je me divertisse, toujours comme le bon géant de Rabelais, « à dessemeler les bottes sans les endommager... » Les bottes ! les bottes ! criera-t-on. Mais ces bottes, objet de votre sacrilège irrévérence, elles ont laissé leur glorieuse empreinte sur la grève. Et ces bottes-là me procureront infailliblement des relations avec celles de la maréchaulsée.

C'est bien pis, si je me mets à viser les « pies à l'œil, » M'attaquer à la pie, quel méfait ! à la pie, emblème de l'éloquence aiguillée par la convoitise ! Tirer sur la pie, grand Dieu !... Et ensuite la viser à l'œil. O néfaste caprice, ô embûche insigne et qu'un Guillot avisé ne saurait éviter !

— Quant « à tourner les feuillets du bréviaire l'un après l'autre sans rien deschirer, » franchement je n'oserais entreprendre pareille pousse. Vous verriez : j'aurais mis au but un bréviaire bien authentique avec ses légendes fantastiques tirées de la liturgie ultramontaine et ses récits merveilleux propres à bercer les petits enfants... Crac ! pour me faire pièce, toutes ces belles histoires-là se changeraient en autant de *colles* qui englueraient les feuillets. D'emblée je déchirerais tout, et recevrais comme de juste sur les doigts.

Vous le voyez ; tirer sur n'importe cible, est, par le temps qui court, un exercice périlleux. Je ne répondrai pas pouvoir sans danger pour vous, pour moi, en ôtant

Feuilleton de l'AVANT-GARDE.

JOSÉ ARRASTOYA

Don José sentit dans les épaules un mouvement qu'il réprima par politesse.

« Il est difficile, dit-il, d'étudier les hommes sans les mépriser. Chacun le peut ; personne n'en a le droit ; car tous peuvent rendre à chacun ce que chacun donne à tous ; il y a compensation, et le droit est nul. Celui-là seul l'aurait qui vivrait en dehors des hommes, mais c'est impossible. Quelque délié que soit le fil qui nous rattache à la grande association humaine, il est toujours assez fort pour trainer une honte ou une lâcheté. Le tyran lui-même n'a pas le droit de mépriser ses sujets. Mais laissons de côté ces déclamations deve-

nues banales, et, si vous le voulez, traitons à fond la question, uniquement parce que j'ai du temps à perdre et que vous me paraissez avoir envie de parler. »

A ce moment, la voix d'un crieur de journaux annonçait la *Gazette de Madrid*, la mort de Ferdinand VII et le manifeste de la reine régente Don Antonio se leva précipitamment, acheta la feuille et revint s'asseoir en face de don José.

« Quelle heure est-il ? demanda celui-ci en laissant voir sur son visage une vive préoccupation. — Trois heures. »

Cette réponse parut le tranquilliser. Voilà de grandes nouvelles, dit l'officier ; commençons par le manifeste.

— Je sais ce que c'est.

— Vous l'avez donc lu ?

— Non, vous voyez que la feuille est encore humide.

— Mais alors, comment pouvez-vous...

— Ecoutez. Voici ce manifeste ou à peu près : « La régente est accablée de douleur par la perte de son auguste époux ; il n'y avait qu'une obligation sacrée devant laquelle devaient céder tous

« les sentiments du cœur qui pût lui faire rompre « un silence commandé par la gravité de sa situation » leur et par le coup dont elle a été frappée... »

— C'est incroyable ! s'écria don Antonio stupéfait. Vous l'avez lu, car ce sont presque les mêmes termes.

— Non, vous dis-je ; mais les sentiments vrais se devinent. »

Et un sourire effleura la bouche sévère de don José.

« Ah ! caramba ! dit l'officier en riant aux éclats, voici qui va vous réconcilier avec le défunt roi : par l'article dix-neuf de son testament, il ordonne de dire pour le repos de son âme vingt mille messes ! »

— Pourquoi pas, répondit gravement don José, s'il en sentait le besoin ?

— Vingt mille messes, continua le philosophe, à dix réaux par messe, font deux cent mille réaux. Bah ! l'Espagne est encore assez riche pour racheter l'âme de son roi. Allons prendre l'air sur l'Arenal. »

La conversation interrompue reprit son cours. On discutait la valeur de la pragmatique sanction du 29 mai 1830, rétablissant le droit de succession

des femmes à la couronne ; de l'abolition de cette même pragmatique, obtenue par surprise selon don Antonio, inspirée par le remords selon don José ; le mérite de la protestation du 31 décembre 1832 contre l'acte d'abolition, en faveur de la pragmatique, toutes matières fort obscures qui ont épuisé la faconde d'orateurs plus subtils que ne l'étaient nos deux militaires.

Pendant cette discussion, un homme, vêtu du costume national, la large veste ronde, la culotte courte, retenue autour des reins par une ceinture de laine, les guêtres bouffantes montant jusqu'aux genoux et les *alpargatas*, venait droit à eux d'un pas lent, mais ferme et dégagé. Quand il eut atteint les promeneurs, soulevant son béret avec cette politesse digne et fière qui distingue si éminemment le peuple basque, il dit en langue basque : Erraitela eta eguitela, bia dire.

Don José Arrastoya rougit ; il prit le bras de son compagnon et l'entraîna dans la ville.

« Où allons-nous donc ? demanda don Antonio voyant la caserne devant eux.

— Chez vous.

— Je n'ai rien à faire ici, ce n'est pas l'heure de mon service. »

Don José, sans répondre, le conduisit jusqu'au seuil de la porte, et lui serra la main pour prendre congé de lui.

« Ah ça, m'expliquez-vous, dit l'officier, pourquoi vous vous obstinez à me faire entrer là ?

— Parce que, répondit don José en ôtant son chapeau, notre seigneur don Carlos V est roi d'Espagne.

— Bon ! dit l'Andalou en riant pendant que le Basque s'éloignait, le voilà retombé dans sa folie. »

X..

(La suite au prochain numéro)

la balle de ma cartouche pour y substituer une pincée de gros sel, en adresser quelques grains au derrière de ces bons pères, de ces pieux artistes qui aiment tant à peindre en rose les derrières des petits garçons avec de petits coups de petite cravache.

Guillot le franc-tireur est resté cette fois l'arme au pied et n'a visé sur personne ni sur rien. Samedi prochain, si, malgré ce qu'il a pu dire, vous lui concédez le bon à tirer, il tâchera de faire mouche.

GUILLOT.

LA TRIQUE POLITIQUE

On nous prie d'annoncer la prochaine publication à Lyon, d'un nouveau journal, actuellement en voie d'enfancement.

Cette feuille, toute locale, pour laquelle ses fondateurs veulent prendre date pour le titre, s'intitulera :

La Trique Politique

Quelques rapprochements que ce titre puisse faire établir avec défunte La Marionnette, nous sommes autorisés à déclarer dès aujourd'hui qu'aucun lien de parenté direct n'existe entre la feuille morte et celle à naître.

La Trique Politique remonterait, dit-on, comme origine de famille, à feu le Journal de Guignol et à ses pères des 12 premiers numéros.

Bonne chance donc à cette future sœur de L'Avant-Garde, et courage à ses parrains, les vieux chevaliers de la tavelle.

LES DETTES DU LABEUR

— Tu ne dors donc pas, Chauvin ?
— Non, je rêve.
— A quoi ?
— Je pense que j'ai bientôt fait mon *rabio* et que je prendrai mon congé.
— Ton congé ! Mais c'est quinze ans perdus ; tu approchais de ta retraite.
— Oh ! vois-tu, Dumanet, j'en ai assez du *clon...* à perpétuité.
— La discipline, ma vieille.
— Je ne peux pas m'y faire. Et puis nous sommes à la paix, et je ne m'étais réengagé qu'en prévision des coups de torchon. On ne se bat plus, je me refais pékin.
— Et que feras-tu dans le civil ?
— Je travaillerai, parbleu !
— Travailler, toi ! Oh ! là là !... Mais, vieille brisque, servir la France, n'est-ce pas travailler pour sa gloire ? Trouve-moi donc un plus noble labeur, un but plus grand à atteindre.
— Un but plus grand ? Je ne discute pas ce point ; mais un but utile, assurément il ne m'en manquera pas.
— Et pour qui ce travail ? tu es seul au monde ; personne n'a besoin de tes bras et du produit de tes peines.
— Ah ! tu crois ça, Dumanet, mais je serais un affreux égoïste si je raisonnais de la sorte. Tiens, je veux te prouver que l'homme non-seulement doit travailler par devoir, et qu'il n'a pas droit au repos tant qu'il peut produire encore, mais qu'il doit à d'autres ses forces et ses labeurs.

D'abord, il est une vieille maxime qui résume en elle toute la loi du travail :

« On nous donna, donnons à notre tour. »

Quand je quittai le pays, il y a quinze ans, j'y laissai mon père fort et vigoureux, et ma mère encore vive et alerte. Aujourd'hui, les fatigues et les années ont abîmé cette vivacité et abattu cette force vigoureuse. Il y a là-bas deux vieillards bien seuls, bien cassés, et incapables de subvenir à leurs besoins, quelque modestes qu'ils soient. Ils souffrent peut-être, et je ne volerais pas vers eux ; je n'aurais pas leur consacrer toute l'énergie de mes trente-cinq ans, et leur rendre en travail tout ce qu'ils m'ont donné en soins et en affection !

Oh ! parents chéris, vous m'avez donné en d'autres temps toute votre sollicitude et votre vive tendresse, le fruit de vos sueurs a fait de moi l'homme robuste et l'âme vaillante que je suis, et tant de bienfaits n'auraient produit qu'un fils ingrat ! Non, mes bons vieux parents, car je vous aime ; votre vieillesse pourra se reposer sur moi. Je vous paierai ma dette de reconnaissance filiale en revenant à la forge ; et là, frappant rudement et gaiement sur l'enclume délaissée, je dirai, la satisfaction au cœur :

Travaille, Chauvin, c'est pour eux ; tu leur dois tes labeurs.

Alors, l'ouvrage aidant, l'aisance viendra, et je chercherai parmi les familles honnêtes et laborieuses du village une compagne pour partager ma vie. Elle sera riche de santé, douce de caractère et vertueuse par principe. Ces qualités réunies, c'est la perle rare ; mais je la trouverai ; car la corruption qui gangrène nos villes n'a pas encore tout en plein gagné nos campagnes. Je n'ignore pas qu'il me la faudra disputer à de nombreux compétiteurs. Eh bien ! tant mieux ; plus j'aurai de rivaux prétendant à la main de celle sur qui mon choix se sera fixé, plus je serai fier et heureux si je suis accepté par elle.

Sa préférence à me confier son existence doublera mon bonheur ; car ce sera pour moi la preuve certaine qu'en consentant à venir s'asseoir à mon foyer, elle n'aura pris conseil que de son cœur.

Et comme cette chère petite femme m'aura donné l'amour vrai et tous les douceurs du ménage, je redoublerai d'ardeur et de courage, car je lui devrai, à mon tour, en échange, avec les tendres sentiments de mon cœur, le bien-être matériel qui consolide les sincères affections.

Et je dirai encore : travaille, Chauvin, c'est pour elle, pour la meilleure moitié de toi-même ; tu lui dois tes labeurs.

Le ciel, j'en ai la douce espérance, bénira notre union, et nous aurons dans notre nid d'amour au moins trois ou quatre petits enfants. Ces gentils bambins que je ferai sauter sur mes genoux, qui entoureront mon cou de leurs petits bras potelés, qui se pendront à ma veste et tireront ma moustache pour rire de la pit use grimace de papa, mais c'est un bonheur doublé de plaisir que je rêve depuis bien longtemps.

Ah ! les enfants agissant, babillant, riant, pleurant, gambadant, c'est la vie en ménage ! Vite un baiser, deux, trois, cent baisers, mes jolis chérubins !

Et ce sera un nouveau stimulant et une dette contractée de plus, car la venue de ces chers petits anges m'apportera les délices de la paternité et me donnera les joies intimes de la famille.

Quelle ivresse de sentir liés à son propre cœur quatre candides et jeunes cœurs !

Aussi, pour leur frayer la route de l'existence, pour les aguerir contre les luttes de la vie et leur en rendre les écueils moins dan-

gereux, je répéterai en les couvant de mon regard de père :

Travaille, Chauvin, travaille pour tes fils, ta fille. Ces chers petits êtres te donnent leurs tendres caresses et de si douces félicités ! Travaille, tu leur dois tes labeurs.

Et puis, après la sienne, que de pauvres familles accablées par l'affreuse misère, que de souffreteux sans pain ni feu, que d'infirmes condamnés fatalement au repos !... Tous ces résignés du malheur, qui n'ont qu'une richesse, la pureté de leurs consciences, qu'un trésor, l'honneur, et qu'un espoir après Dieu, la mort !

Quelle âme assez dure ne s'appitoierait pas sur leur détresse souvent imméritée ? Oh ! ceux-là ont droit à notre charité ; car, loin de jalouser la main qui leur fait l'aumône, ils la couvrent de baisers, et, dans leur sincère reconnaissance, ils implorent une place au ciel pour ceux qui les assistent.

Chauvin, c'est encore une dette : ils te donnent leurs souhaits pour l'autre vie. Travaille, mon garçon, travaille pour les malheureux ; tu leur dois tes labeurs.

Enfin, la main créatrice qui aura versé si largement tous ses trésors sur moi, ne sera-t-elle pas mon principal créancier ?

Allons ! dirai-je, grandis, mon âme, grandis encore dans ta foi ! c'est ainsi que tu pourras t'acquitter envers ta bienfaitrice.

Et vous, mes bras, à l'œuvre, sans trêve et sans relâche. Jean-Pierre est malade, son travail reste à faire, et le besoin est à sa porte prêt à s'introduire au logis pour y apporter tous les maux et le désespoir.

Hardi ! Chauvin, fais son travail, et tu sauveras lui et les siens. Dieu t'a tout donné : travaille pour le pauvre alité, ce sera ta prière. Travaille pour Dieu, Chauvin ; tu lui dois tes labeurs.

— Et à présent, Dumanet, trouves-tu que personne au monde n'a besoin du produit de mes peines ?

— Sacrebleu ! tu as raison, vieux *pied-de-banc* ; et, ma parole, quand tu auras fini ta carrière ainsi remplie, la croix qu'on placera sur ta tombe sera tout aussi glorieuse pour ta mémoire que l'étoile des braves gagnée sur un champ de bataille.

— La logique, mon cher :

« On nous donna, donnons à notre tour. »

CHAUVIN,

Vieille brisque au 15^e cuirassiers.

Pour copie rectifiée :

CLÉMENCIN.

CIQUÈME SORTIE EN TIRAILLEUR.

Un farceur, qui se trouvait en verve de bonne humeur, a trouvé un nouveau moyen pour engraisser les vaches, les chevaux et les porcs. Son procédé, pour lequel il a pris un brevet, consiste tout bonnement à donner aux animaux une forte dose de cacao. Comme pratique ça peut être très-commode ; mais je crains bien que cela ne nous amène des résultats déplorables. Si l'on fait manger le cacao à nos animaux domestiques, avec quoi fera-t-on le chocolat ? Probablement avec de l'avoine. Et j'entends les chocolatiers de l'avenir dire à leurs descendants : N'oubliez pas qu'on fait le chocolat avec n'importe quoi, quand on n'a pas autre chose.

Comme ce marchand de vins en gros qui disait à son fils : Totole, souviens-toi qu'on fait du vin avec tout, quelquefois même avec du raisin ?

Pour ma part, la question chocolat m'importe peu ; mais je connais une petite femme qui n'aime que trois choses au monde : le chocolat, le beurre et les compliments. Elle mange le chocolat en pastilles, le beurre en tartine et les compliments..... en n'importe quelle façon.

Puisque nous en sommes aujourd'hui sur les découvertes, signalons toutes celles de la semaine passée. Un monsieur vient d'inventer un nouveau fusil, c'est bien le centième depuis deux ans. Celui-ci tire deux cents coups par minute et porte à deux mille quatre cents mètres. Deux cents coups par minute, c'est un très-joli résultat, mais je me demande quel est le mortel assez sauvage pour tuer deux cents hommes à plus d'une demi-lieue. Pour se servir de cette arme il faudra y joindre un télescope. De perfectionnements en perfectionnements, on arrivera bien à trouver une arme portant assez loin pour qu'on puisse se battre sans passer la frontière.

La seconde découverte que je veux signaler est une véritable trouvaille. Un savant, M. Marey, dont le nom devrait passer à la postérité, M. Marey, dis-je, a trouvé que durant une seconde la mouche donne trois cent trente battements d'ailes. Ce n'est ni trois cent vingt-neuf, ni trois cent trente-un, c'est trois cent trente juste. Si la face du monde n'est pas régénérée par une semblable découverte, la face du monde n'aura pas de chance. Pendant que vous y êtes, M. Marey, dites-moi je vous prie combien de fois la langue d'une femme tourne dans sa bouche pendant une seconde ? Vous arriverez à un nombre terrible, mais ça ne fait rien, allez-y.

Hier j'ai trouvé, rue Monsieur, un petit papier soigneusement roulé et lié par une gentille faveur bleue. A l'intérieur se trouvait une photographie de femme que je ne cesse de regarder, des yeux malins, une bouche spirituelle, un nez espiègle, le tout tempéré par un petit air sentimental et innocent.

Le petit papier est gentil tout plein, j'en donne la copie textuelle :

Entre Mlle Mignonnette et M. Folichon, il a été convenu ce qui suit :

Comme depuis six mois qu'ils se connaissent, Mlle Mignonnette et M. Folichon ont remarqué qu'ils ont mêmes idées, même cœur, même esprit, ils ont décidé qu'ils s'uniraient devant Dieu au printemps prochain.

La cérémonie se fera entre un bouquet de lilas blanc et un pot de pervenche. — On posera un bol de punch sur la table et on l'allumera. Pendant qu'il brûlera le jeune homme et la jeune fille feront les serments d'usage. La flamme éteinte d'elle-même, les deux jeunes gens seront liés pour la vie.

Mlle Mignonnette avoue qu'elle a un défaut, c'est d'aimer le bleu à la folie, aussi M. Folichon s'engage à faire tapisser l'appartement en bleu, tout sera bleu depuis les fauteuils jusqu'aux rideaux du lit. En outre M. Folichon ne portera que des cravates bleues. — Quant à ses défauts personnels, il s'en débarrassera vite le jour où

Mlle Mignonnette sera à lui, car il l'aime plus que tout le monde.

Fait double à Paris, etc., etc.

Qu'en dites-vous ? Je trouve cela charmant ; mais je crains bien que l'on n'attende pas le printemps pour allumer le bol de punch !

Il est bien entendu que je tiens le papier, la photographie et la petite faveur bleue à la disposition des propriétaires ; mais je serais particulièrement charmé si Mlle Mignonnette venait chercher tout cela elle-même.

Encore un ténor qui vient de se faire enlever par une princesse. Le tout a été masqué sous le prétexte fallacieux d'un engagement à Saint-Petersbourg. C'est égal depuis quelque temps les grandes dames vont bien et les ténors ne vont pas mal !

Ah ! mes amis, quelle tuile ! L'autre jour dans une réunion publique un monsieur a appelé un orateur : Avocat ?

Aussitôt le président s'est couvert et plein d'une sainte indignation il s'est écrié : « Je ne comprends pas qu'on insulte quelqu'un, au point de le comparer à un avocat ! »

Je ne veux faire aucune réflexion désagréable sur ce mot discutable, mais je voudrais faire un rapprochement historique pour arriver à une conclusion terrible.

— Il paraît que Talleyrand avait une échelle de proportion dont il se servait à l'égard de ses convives. Il découpait dit-on lui-même et s'adressait ainsi :

Aux princes d'abord : Votre grâce me fera-t-elle l'honneur d'accepter de cette oie ?

Aux ducs : Aurai-je l'honneur de vous offrir de l'oie ?

Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il arrivât au simple monsieur. Alors le prince de Talleyrand frappait avec son couteau sur le plat et regardant le monsieur en face, lui disait simplement sur le ton interrogatif : Oie ?

Il est probable que si après le monsieur il se fût trouvé un avocat, Talleyrand aurait pris un morceau d'oie à pleine main et l'aurait flanqué à la figure de l'avocat en lui disant : Mange !

— Tu sais que Victor, qui avoue vingt-cinq ans, en a trente-sept au moins ?

— Ah ! bigre ; eh bien, c'est un homme d'un grand mérite.

— Pourquoi cela ?

— Eh ! parce que c'est un *perd son âge* !

Jacques HERET.

QUARTIER GÉNÉRAL

Bulletin de la semaine.

Lundi dernier, à l'occasion de l'ouverture des Chambres, S. M. l'Empereur a prononcé un discours dont je ne parlerai pas.

Le susdit discours imprimé a, pendant trois jours, tapissé les rues de notre ville ; on le voyait partout, jusque dans les couloirs de nos théâtres.

vous apercevez à l'horizon, miroitant au soleil, une maisonnette blanche à la coupole arrondie, formant un carré parfait, aux quatre angles, surmontés de boules ou œufs d'autruche, et vous interrogez votre guide.

S'il est arabe, il vous répond laconiquement ; *Merbout*.

S'il est français : Ah ! ça blanc, là-bas, vous dit-il, c'est un marabout.

Le français a été et sera persuadé jusqu'à la consommation des siècles, que la langue française doit être la langue universelle. Il s'étonne naïvement que tout le monde ne la parle pas.

Quelle race ! me disait un jour à Constantinople, une vieille culotte de peau, dire que nous sommes ici depuis 1830, et que ces singes ne parlent ni ne comprennent un mot de français.

Eugène RAZOUA.

La suite au prochain numéro.

FEUILLETON DE L'AVANT-GARDE

SOUVENIR D'UN SPAHI

KHAIREDDIN CHAOUH

I

C'était dans le Hodna, le pays des chevaux rapides, et dans cette partie du Hodna qui s'étend entre Bordj-bou-Arredidj et Boussada. J'étais, avec dix-sept spahis rouges et vingt *Deïras* (cavaliers irréguliers), le lieutenant-colonel Règne, commandant supérieur du cercle. Un couillu s'était élevé entre deux tribus voisines. Nous étions allés l'apaiser, et, notre mission remplie, nous retournions à la redoute. Trois ou quatre lieues à peine nous en séparaient, et nous devions arriver au coucher du soleil.

Le cavalier le plus rapproché de moi se nommait Khaïreddin Chaouh.

Le corps massif et court planté sur deux jambes d'éléphant, le teint rouge comme une pivoine et affreusement marqué de petite vérole, le nez pointu, les yeux en vrille, Khaïreddin était bien le chaouh (bourreau) le plus laid de toute la colonie.

Ivrogne comme un cabaret, joueur comme une carte, voleur comme un hague, maître Khaïreddin était cependant fort bien vu de l'autorité ; c'est qu'il avait pour compenser ses vices trois qualités, qui chez lui arrivaient à l'absolu : une intelligence, une bravoure et une fidélité à toute épreuve. Joignez à cela une grêle imperturbable. Il riait de tout avec tous. L'humeur la plus chagrine n'eût pu tenir devant la grimace de ce masque grotesque dont les petits yeux disparaissent quand abouche se fendait jusqu'aux oreilles pour laisser passer un formidable éclat de rire.

Les condamnés qu'il exécutait riaient encore de ses lazis au moment où son yatagan emportait leur rire avec leur tête.

Est-il nécessaire d'ajouter que cet abominable *couloughi* (fils de turc et de femme arabe), était adoré de toutes les beautés indigènes ? Les comiques ont toujours eu des succès en amour.

Les hommes ne partageaient pas cette faiblesse.

Outre que Khaïreddin était ivrogne, joueur, voleur et libertin, il était encore d'une impiété notoire, ce qui éloignait de lui les honnêtes gens. Non-seulement il négligeait la prière, le jeûne et les ablutions prescrites par Mahomet, mais encore il tenait en grand estime les boissons fermentées et les viandes défendues, et il ne se gênait pas pour scandaliser en plein café maure, les croyants par ses propos impies.

Khaïreddin me contait une histoire.

Tout à coup il s'interrompit brusquement, mit son cheval au trot, et alla dire quelques mots au commandant du Cercle qui se tenait à une centaine de pas en avant. Je le voyais de loin parlant avec vivacité et faisant force gestes. Le commandant hochait la tête, d'un air bienveillant. La pantomime était claire ; les gestes exprimaient une demande ; le hoche-

ment de tête un acquiescement. Le chaouh revint se mettre botte à botte avec moi ; il avait l'air très-satisfait. Une ruine blanche apparaissait à l'horizon ; les yeux de Khaïreddin étaient fixés sur cette ruine. — tonbeau de quelque marabout mort en odeur de sainteté.

— Que demandais-tu donc au commandant ? dis-je au chaouh.

— La permission pour l'escorte et pour moi de nous détourner un peu du chemin afin d'aller faire nos dévotions au tombeau de Sidna El-Hadj-Ali-Cherif (votre seigneur le pèlerin Ali-Cherif). Sur lui soit le salut ! La réputation de sainteté de ce grand *merbout* (marabout) a dû arriver jusqu'à toi.

Le bon apôtre m'avait fait sa réponse d'une voix si pépélarde et d'un ton si cafard, avec des yeux si modéstement baissés et des mains croisées avec tant d'air sur la poitrine, que je le regardai avec stupefaction.

Il soutint mon regard avec humilité, et quitta le sentier, lui dernier, pour aller faire ses dévotions.

Souvent, en chevauchant en pays arabe,

Quand M. Thiers parle, le tirage des grands journaux double, et, le lendemain, tout Français réciterait ce qu'il a dit : quand c'est l'Empereur, pourquoi affiche-t-on son discours pour le faire lire ?

Il est temps de s'arrêter pour ne pas faire de la politique.

**

C'est aussi à l'occasion de l'ouverture des Chambres que notre confrère Jules Frantz, jadis directeur du *Refusé*, aujourd'hui pensionnaire de l'Etat, a été invité à prendre, à la prison Saint-Joseph, la place laissée vacante par M. Dumarest, rédacteur en chef de la *Discussion*.

M. Frantz en sortira mardi, probablement pour être remplacé par le même M. Dumarest.

Comme on s'amuse à Lyon !

M. Noellat devrait bien avoir honte : ne pas subir la moindre condamnation !

**

Parmi les objets trouvés sur la voie publique, et qu'on est prié de réclamer rue Lutzerie, je remarque avec stupéfaction... UN PANTALON.

Voilà donc un monsieur, — peut-être est-ce une dame, — qui sort de son domicile, quand, au milieu de la rue, veut mettre les mains dans ses poches : « Tiens, mon pantalon ! Qu'ai-je fait de mon pantalon ? Je l'avais pourtant quand je suis sorti. »

Qu'on perde ses bretelles, son cure-dents ou ses jarretières, passe ; mais son pantalon, c'est trop fort, surtout en plein hiver. Et il ne s'est pas trouvé là une personne charitable pour prévenir ce monsieur si distrait !

En tous cas, si le pauvre homme a le bonheur d'être époux, que pensez-vous de la figure de sa moitié en le voyant rentrer dans ce costume restreint. Je crois l'entendre crier avec cet accent dramatique perdu depuis que Jérôme Coton a quitté le théâtre : « Malheureux ! d'où viens-tu en cet état ? »

Il y a beaucoup à parier que jamais le possesseur de cet ustensile n'osera le réclamer ; mais que la leçon lui soit profitable, et qu'il écrive désormais son nom au fond de toutes ses culottes : c'est le seul conseil que j'aie à lui donner.

**

Si je ne m'en mêle pas, vous allez voir qu'on fera des bêtises.

Les musiciens civils, — depuis huit jours on ne parle que de ça, — ont fait une pétition à M. le sénateur pour obtenir qu'on interdise l'exercice de leur art aux musiciens militaires. Ces messieurs donnent pour toute raison que ces derniers, payés par l'Etat et sans aucune charge, peuvent faire à meilleur marché qu'eux, pères de famille et sans autre ressource que leur profession.

L'épicière du coin, qui me met parfois dans ses confidences, me dit l'autre jour : « Si les musiciens civils obtiennent ce qu'ils demandent, voilà ma pétition, à moi, elle est faite d'avance. » Je pris le papier timbré qu'il me montrait et j'y lus avec stupéfaction :

« Monsieur le sénateur,

« Je suis un honnête épicière, marié et père de famille ; j'ai six personnes à nourrir dans ma maison, et je n'ai que mon commerce pour ressource. Or, mon voisin, épicière aussi, est un vieux garçon, pourvu de dix mille francs de rente.

« Grâce à son célibat et à son revenu, il peut se contenter d'un plus petit bénéfice que moi ; aussi, comme il fait payer sa marchandise moins cher, tout en la donnant de meilleure qualité, on va chez lui au lieu de

venir chez moi, ce qui me fait un grand tort.

« En conséquence, monsieur le sénateur, je vous prie de faire cesser cet état de choses, en obligeant immédiatement mon voisin à fermer sa boutique et à vivre de ses rentes.

« Agréez, etc.

« PANGRACE LAMORUE. »

L'épicière du coin a tout autant de droits que les musiciens civils.

**

L'agent d'une compagnie d'assurances sur la vie faisait l'article à un négociant de notre ville de cette singulière façon :

— Voyez, lui disait-il, M. un tel s'est assuré il y a deux mois ; il vient de mourir : c'est cent mille francs que nous avons donnés à ses enfants. Un autre est mort depuis huit jours ; il s'était assuré trois mois avant : nous avons payé une forte somme à sa dame.

— Vous trouvez ça engageant, dit le négociant ; à peine assuré, on meurt.

— Mais, monsieur...

— Assez causé ; je vais vous envoyer ma femme.

ERNEST CAPITAN.

NOTES DE L'AVANT-GARDE

Je voulais envoyer à l'*Avant-Garde* mes impressions au sujet du fameux discours impérial, mais outre que j'aurais donné une fièvre chaude à notre imprimeur, je me suis souvenu qu'il y a trois ans, à pareille époque, j'avais déjà exprimé toute ma pensée sur le discours prononcé cette semaine.

Depuis huit ou dix jours, j'ouvre chaque matin et chaque soir les journaux pour y trouver des nouvelles, et je n'y découvre uniquement que des menus de toilettes ou de diners.

Voici à peu près les émotions de ma semaine :

Le lundi j'apprends qu'on a diné chez le duc d'A... ; le mardi, que la marquise de B... a reçu ses amis ; le mercredi, qu'il y a eu réception chez la princesse de C... ; le jeudi, que le vicomte de D... a royalement traité ses amis ; le vendredi, qu'on a pendu la crémaillère chez la vieille Cléopâtre ; le samedi, qu'on a dansé jusqu'à sept heures du matin chez le baron G... et enfin, le dimanche, qu'il y a eu chez le banquier F... un splendide dîner de quatre-vingt couverts.

Evidemment ces nouvelles sont aussi intéressantes pour les gens qu'elles concernent que fructueuses pour les journaux qui les rapportent, mais je trouve qu'elles ne suffisent pas aux gens qui comme moi s'emprisonnent dans les restaurants à la mode de Caen, à raison de cinquante sous par jour.

Or, ces malheureux forment la majorité du public.

Il est vrai que nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre, et nos lamentations ne serviraient à rien, puisque nous avons d'excellentes raisons et pas un sou pour les faire valoir.

Au surplus, parmi ces nouvelles on en trouve quelquefois de fort réjouissantes et bien capables, ma foi, d'édifier la foule.

Ainsi, l'autre jour, dans une des meilleures maisons de la Chaussée-d'Antin on passait la nuit à tailler des baccarats. Tout se passait comme à l'ordinaire, quelques neufs furent abattus, quelques gifles échangées.

Le lendemain on refaisait les jeux de carte, les domestiques trouvent cinquante ou soixante cartes de trop.

Cette nouvelle nous prouve que si l'honnêteté était bannie du reste de la terre, on ne la retrouverait peut-être pas dans les plus élégants salons de Paris.

Soixante cartes de supplément ? Peste, c'est un joli nombre et il y a là de quoi gagner une déshonorable fortune !

Je ne sais pas du tout qu'elle est la morale que nous devons tirer de cette édifiante histoire ; je crois même que nous ferions bien de n'en point tirer du tout, mais j'engage fortement les maisons à rédiger désormais leurs invitations dans le style suivant :

« Monsieur et madame quatorze « étoiles, prient monsieur dix-huit « étoiles de venir passer la soirée « chez eux, samedi 23 courant. On « jouera. »

« Nota. Plusieurs personnes s'imaginaient que nous ne fournissions pas des cartes, ont eu l'extrême obligeance d'en apporter quelques-unes le mois dernier. Tout en les remerciant de cette générosité, nous les prions de ne pas recommencer. En conséquence, avant d'entrer dans les salons, chaque personne sera minutieusement fouillée. Les hommes devront quitter leurs bottes.

Cette formule inconnue jusqu'à ce jour, blessera peut-être la délicatesse de certains invités, mais elle modérera certainement l'indélicatesse d'un grand nombre d'autres.

GOERGES PETIT.

DU CLOU

Lyon, 19 janvier 1869.

MAISON D'ARRÊT.

Mon cher Brack.

Je vais vous demander quelque chose de très difficile.

Après m'avoir subi pendant plus d'un an comme Directeur du *Refusé*, pouvez-vous faire de moi un Franc-tireur de l'*Avant-Garde* ?

Je vous offre ma collaboration régulière, c'est-à-dire je vous enverrai chaque semaine une chronique satirique — un peu raide — sur les choses et les gens de Lyon — la — cafarde.

Seulement, ayant appris un peu à mes dépens, il est vrai, que si, dans certains cas, il est doux de combattre un ennemi loyal, il est souverainement dangereux de se gausser des lois.

Donc, je me greffe à l'*Avant-Garde*, mais à la condition que vous supprimerez ou modifierez tout à votre aise ce qu'il y aura certainement dans ces causeries de trop vert — je m'explique : de trop vrai.

Et du reste, n'est-il pas écrit dans l'*Évangile* ou la *Vie de César*, je ne sais pas au juste :

Qui a coupé et supprimé, sera coupé et supprimé !

Ayant énormément coupé durant ma Présidence, je mérite qu'il me soit fait beaucoup de suppressions.

**

Ainsi que l'indique la date mémorable (19 janvier) et le titre de cette lettre je suis — comme on dit communément — au clou ; j'expie, sur la paille humide de M. Cachau, le crime impardonnable à certaines gens, de ne pas m'être suffisamment méfié de la loi sur la *Liberté* de la presse.

**

Ecrivain prévenu en vaut deux !..

**

Les lecteurs de l'*Avant-Garde* ne sont pas fâchés de savoir au juste comment sont logés les journalistes que les faveurs gouvernementales expédient dans les prisons de Lyon.

**

Hier, 18 janvier, à l'heure où toute la France, ivre de joie et d'amour, dévorait avidement le discours de l'Empereur — cette mane impériale ! — je me présentais nanti de la respectueuse lettre d'invitation que notre paternel Parquet avait eu soin de ne pas oublier chez le pipelet de Saint-Joseph, lequel me mit incontinent en communication avec le gardien-chef — une ancienne connaissance — un homme charmant et qui me reconnut aussitôt.

— Tiens ! c'est encore vous ? me dit-il en riant.

**

Ici, je dois au lecteur un aveu pénible. Hélas, il faut bien le confesser, je suis, dans toute l'acceptation du mot, ce qu'on appelle un repris de justice, et — ce qu'il y a de plus navrant — si j'en crois les perquisitions auxquelles j'ai livré ma conscience, je risque fort de ne pas en rester là et de finir dans l'impénitence du diable.

**

— Mais oui ! c'est moi, répondis-je à mon gardien-chef en prenant le même air réjoui, mais cette fois, comme je n'ai aucune blessure à panser, vous me garderez deux jours de moins...

Tout en devisant du surcroît de surveillance que lui donnent les procès de presse depuis quelque temps, nous allions faire une visite à M. le Directeur des prisons du Rhône, qui me reçoit fort courtoisement et m'informe que la chambre qu'on me destine se trouve dans la *Maison d'arrêt* dont les magnifiques bâtiments neufs sont situés derrière la prison Saint-Joseph.

Je remercie M. le Directeur de tous les embarras que je lui donne, bien malgré moi, et, toujours accompagné du gardien-chef, je traversai le tunnel qui réunit les deux établissements.

Un instant après je gravissai l'escalier conduisant aux appartements que je devais habiter durant huit jours francs.

En entrant dans la chambre qui m'était destinée, je fus immédiatement frappé du luxe de l'ameublement :

Un lit de fer, une table, un poêle et deux chaises !..

Mais ce fut bien pis, lorsque je m'aperçus que l'une des deux chaises était recouverte — en partie — d'un splendide lambeau de cuir marron.

— Du rembourrement ! Ah ça ! quel est donc le sybarite qui m'a précédé ici ? m'écriai-je devant mon gardien.

— C'est M. Dumarest, le journaliste de la *Discussion* ; même qu'il nous a dit de lui garder sa chambre, qu'il espérait revenir sous peu.

— Paul Dumarest ? J'aurais dû m'en douter rien qu'à cette brisure !..

Et du doigt j'indiquai les carreaux de ma croisée : la moitié manquait — il est vrai qu'il n'y en avait que deux !

Ce Dumarest est incorrigible ! il faut toujours qu'il casse les vitres partout où il se trouve !..

**

Le lendemain de mon incarcération, c'est-à-dire ce matin, on a augmenté mon mobilier de deux meubles nouveaux :

Une caisse de charbon et un fagot.

Avec le temps qu'il fait, voilà des meubles qui ne feront pas long feu.

Une heure après, on m'apporte un paquet de journaux, ce qui me fournit une transition heureuse, pour vous parler de choses beaucoup plus intéressantes que ma « pierre » personne.

**

M. Alfred Amar, de la *Publicité* de Marseille, donne dans son dernier numéro la nomenclature des saints dont les noms figuraient jadis sur les bandières des corps d'état.

A l'article Eloi, je lis :

DÉCEMBRE, 1^{er}. St. ELOI, *Orfèvre, Forgeron, Serrurier.*

Pourquoi pas : Journaliste ?

**

Utile dulci !

La *Navette* de Tarare donne, dans son dernier numéro, une recette simple et facile pour obtenir du beurre presque instantanément :

Prenez la quantité de crème que vous voudrez, mettez-la dans un flacon à large goulot ou simplement dans une carafe, couvrez l'ouverture avec un linge et agitez fortement.

Au bout de huit à dix minutes, le beurre est fait. On le sort du flacon et on le lave à plusieurs eaux, pour le débarrasser du petit lait qu'il contient.

**

La porte de mon poêle a disparu. On accuse généralement Paul Dumarest de ce rapt dont on ignore le véritable mobile.

**

Le père du désopilant comique Gustave Chaillier vient de mourir à Paris. Cette perte a repoussé de deux ou trois jours les débuts du *Petit Bossu* à l'Eldorado !

C'est ce qu'on appelle avoir du cœur plein le dos...

**

Je lis dans le *Gaulois* que l'Empereur, avant de parler au public français, a fait les trois saluts d'usage...

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Miss Multon.

Pièce en trois actes, de MM. NUS ET BELOT

Ce n'est pas une pièce excessivement gaie que *Miss Multon* : on commence à pleurer au milieu du premier acte pour ne s'arrêter qu'à la fin du troisième ; c'est ce que je constate d'abord. Cela fait, passons à l'analyse.

Fernande de Latour a oublié ses devoirs d'épouse et de mère : elle a disparu un jour du domicile conjugal, laissant deux enfants en bas âge et un mari au désespoir. Peu de temps après, M. de Latour ayant appris qu'elle était morte en Angleterre dans un accident de chemin de fer, s'est remarié pour donner une mère à ses enfants. A l'époque où commence la pièce, huit ans après la fugue de Fernande, M. de Latour attend une gouvernante anglaise chargée d'apprendre aux deux

enfants sa langue maternelle. Cette gouvernante, miss Multon, se présente et est acceptée : c'est Fernande, qui n'est pas morte, et qui vient d'explier par huit ans de malheur une vie de faiblesse. Ce qu'elle veut, c'est revoir ses enfants, et ensuite mourir.

Six mois après, miss Multon est presque de la maison ; elle est devenue la seule confidente de Mathilde, seconde femme de M. de Latour, sa rivale, celle qui lui a succédé dans l'affection de son mari et de ses enfants. On parle de Fernande, Fernande l'adultère, que maudit Mathilde, et que défend avec passion miss Multon : c'est là qu'elle commence à se trahir.

Six mois de séjour dans la maison étaient nécessaires pour expliquer cette scène ; mais, Messieurs les auteurs, une objection : M. de Latour, nous le savons, a aimé passionnément sa première femme, même malgré sa faute ; il l'a regrettée, pleurée longtemps après son second mariage ; M. de Latour a, le premier jour, reconnu Fernande sous ses traits changés par la souffrance, malgré sa prétendue origine anglaise et son faux nom de miss Multon : comment se fait-il qu'il l'ait gardée six mois chez lui ; car, ou il l'a hait encore et la méprise, et alors il ne lui aurait pas laissé la garde de ses enfants, ou il l'estime, et par conséquent

doit l'aimer, car il l'a aimée avec passion ; dans ces deux cas, c'est son devoir de l'éloigner.

Cette faute est choquante, et ce n'est pas tout.

Miss Multon enfin se dévoile ; elle déclare qu'elle veut ses enfants ; mais comment faire sans publier sa faute devant eux ? Elle y renonce ; elle s'éloigne après avoir obtenu qu'on conduirait de temps en temps chez elle Paul et Jeanne, qu'elle aime de tout son cœur de mère, mais qui ne sauront jamais la vérité sur elle.

Et Mathilde garde auprès de M. de Latour la place que Fernande, restée miss Multon, ne revendiquera pas.

Voilà cette pièce : MM. Nus et Belot s'étaient engagés dans une impasse d'où il était difficile de sortir ; aussi s'en sont-ils assez mal tirés, et leur dénouement ne donne pas une satisfaction suffisante à la conscience du spectateur. C'est là le défaut capital de l'œuvre. Comment Mathilde pourrait-elle vivre en paix avec M. de Latour, sachant que Fernande n'est pas morte, c'est inadmissible. Et M. de Latour, un homme de cœur, honnête, loyal, il reste bigame ; ah ! non. Aussi le public entrevoyait dans la suite une série de drames enchaînés à celui-ci, et se demande, la pièce terminée, où cette situation finale peut conduire.

Les trois actes, les deux derniers surtout, renferment de belles scènes, mais le succès parisien de *Miss Multon* est dû surtout à Mlle Farguelli. Hâtons-nous de dire que Mme D'Herblay s'acquittait parfaitement du rôle fatigant qui lui est échu ; M. Bondon n'est pas mal dans le rôle un peu effacé de Maurice de Latour. Mlle Smith voudrait bien être une bonne Mathilde. Quant à M. Ménahand, il a eu le malheur de tomber sur un rôle de vieux précepteur quasi grotesque, qui fait rire sans amuser ; enfin, la petite Marie Monthazon joue très-gentiment son petit rôle.

ERNEST CAPITAN.

Sous ce titre : *Les Révolutions de la parole*, l'éditeur Degorce-Cadot va mettre prochainement en vente un livre de M. Baucel, qui contiendra l'étude des orateurs chez tous les peuples et dans tous les temps, au point de vue philosophique, historique et révolutionnaire. Il appartenait à M. Baucel, l'un des orateurs les plus remarquables de l'Assemblée législative, d'apprécier la part qui revient à l'éloquence dans les conquêtes de la liberté. Ce sujet l'a tenté, et il a consacré à cette œuvre les loisirs que lui laissent les cours publics qu'il professe avec tant de succès à Bruxelles.

CORRESPONDANCE

G.-R... et (Paris) — Autre chose. — Amitiés.

KUHN. — Ne connaîtriez-vous pas un certain Bonhomme d'Issoire ?

UN JEUNE OUVRIER TISSEUR. — Fraternité... mais trop d'encens !

ROYER. — Es-tu dégoûtant !..

B... QUINZE-MAI. — La sentinelle était à son poste. — Merci.

H... — Il y a des beautés sous ce vêtement passé de mode. On fera son possible.

TONY. — Oui, il y est... grâce au martinet des lois.

..... Absolument comme l'excellent régisseur G. d'Heron, avant de parler au public lyonnais.

Dans la Décentralisation :

« On nous rapporte qu'un homme d'esprit (il paraît qu'il ne se trouve pas dans la rédaction) a proposé de placer la statue de M. Vaisse dans l'île du parc de la Tête d'Or. C'est un homme d'esprit, disons-nous (décidément il ne doit pas faire partie de la rédaction) qui a eu cette idée : ce serait en effet un ingénieux moyen de mettre la statue hors de l'atteinte des hommes ; elle ne subirait que l'atteinte du temps.

« Mais on nous fait remarquer que le sujet, plus encore que l'île, est inabordable. »

Même confessionnal :

« Le discours impérial a été crié et vendu, hier, à tous nos coins de rues ; mais le froid piquant ne permettait guère aux passants de s'arrêter. »
« Les vendeurs, nous ne savons comment et pourquoi, ont, pour la plupart, des figures peu rassurantes ; d'où sortent-ils ? »

Bravo ! monsieur Marc Fournel ; vous retrouvez enfin votre verve du *Journal de Guignol* !

Il a été perdu en cette cellule, par mon prédécesseur, un bouton de culotte en nacre, percé de trois trous, et en assez bon état.

Le réclamer au bureau du journal, dans les trois jours qui suivront le présent avis ; faute de quoi, le susdit bouton de culotte sera vendu par nous à l'encan, au profit de... (1).

(1) Chut !...

..

J'ai oublié de raconter, mon cher Brack, le moment d'angoisse excessif qu'a éprouvé votre humble rédacteur en entrant, hier, à la maison d'arrêt.

Vous n'ignorez sans doute pas tous les méchants bruits de clémence impériale, que la malveillance de certains esprits et l'imagination malade de quelques autres, avaient répandus dans l'air ? Ces fantômes avaient pris, ces jours derniers, une telle consistance que, ma foi, un instant j'ai craint sérieusement d'être obligé de transformer ma dette de prison en une dette de reconnaissance, ce qui, entre nous, m'aurait peiné plus qu'il n'est permis de le dire.

Heureusement, cette appréhension a été de courte durée ; à l'heure qu'il est, je suis parfaitement assuré sur mon sort ; et j'ai la conviction que les insinuations ci-dessus indiquées, n'ont été mises en circulation que par les journaux officieux qui n'existent, comme vous le savez, que pour discréditer ceux qui les paient,

Jules FRANTZ.

Repris de justice.

FEU ROULANT

Cela ne finira donc pas ?

Ah ! le triste temps, pour un franc-tireur, que ces journées pleines d'un brouillard, — à ne pas voir sa canne !

En vérité, l'opacité qui nous entoure, les trois quarts du temps, semble s'étendre de la nature aux idées. On voit tout en noir.

De fait, tout est-il donc couleur de rose... ? De rose jaune, c'est possible. — Quant à toi, aimable couleur, que le blanc et le rouge concourent à former, c'est en vain que je te cherche, je ne vois pas ta trace.

(Je supplie notre imprimeur de ne chercher et de ne voir dans le ci-dessus « patatras » qu'un fortuit jeu de mots, qui ne recèle aucune allusion politique.)

Tenez, je comptais vous parler, à propos de brouillards, du discours que l'Empereur, — en personne, — vient de prononcer. Mais cela ne passerait pas... Il paraît que ce discours est politique...

Je ne vois décidément que les annonces du *Salut public* qui n'offrent aucun danger. — Comment trouvez-vous celle-ci, genre anglais...

Une dame offre à un homme libre, honorable, ayant de la fortune, le logement, la table, les soins (!) et l'agrément de la société (!) ?

Quel dommage que la fortune soit nécessaire. Ah si les grâces personnelles pouvaient suffire, — je ne laisserais certainement pas cette dame chercher plus longtemps un homme... Parole d'honneur, je me dévouerais ! — Allons, un homme de bonne volonté... Cette dame est peut-être pressée.

Un juge de paix, le sieur Cosson, — on ne saurait trop haut redire ce nom, — est poursuivi pour attentats commis sur quinze petites filles. — Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ! si les juges de paix, qui ont pour mission de représenter et de faire respecter la justice et l'honnêteté, se mettent à violer... leurs lois !

Au bal de l'Alcazar.

Une demi-douzaine de bébés et autres bérgeries s'acharnent après un petit crevélocipèdeur ; elles se l'arrachent.

Un quidam de s'écrier : C'est bien la première fois que je vois se battre pour un coq-siz-grues ! Chicot.

BIÈRE ET MUSIQUE

Parmi les bizarreries de notre siècle à la détrempe, il en est une qui a bien son importance et sa signification, c'est le succès toujours grandissant du « café-concert » en France.

Il y a quinze ans, ces établissements se disséminaient sur de rares points ; aujourd'hui, la statistique, cette éloquente concision, les dénombre par milliers.

En effet, les cafés-concerts pullulent, ils poussent, ils sortent de terre, les uns sur les autres, et, alors que les théâtres ont toutes les peines du monde à mettre les deux bouts — quand ils ne font pas faillite, — ces buvettes musicales, dénuées de *cant* et d'étiquette, prospèrent et font des affaires d'or.

Un moraliste ne manquerait pas de conclure de cela que nous dégénérons, que nous avons perdu l'élégance et la distinction qui faisaient de la France de nos pères le premier pays du monde, que le sentiment du beau s'éteint, que le goût de la saine littérature s'éteint, que nous devenons de plus en plus égoïstes, personnels et débraillés ; bien certainement ce moraliste aurait raison. Thérèse n'eût point chanté devant Louis XIV, mais je n'ai ni le temps, ni le vouloir de rechercher aujourd'hui les causes premières de la décadence du théâtre et d'en tirer des conséquences ; je constate un fait, voilà tout, et ce fait, c'est que les cafés-concerts jouissent d'une immense vogue, tandis que les théâtres végètent.

Chaque jour, un nouveau temple du bock surgit à Paris, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux ou ailleurs, et chaque jour, un directeur de théâtre dépose son bilan.

Comme, après tout, les directeurs de théâtres sont des commerçants et qu'un jour viendra inévitablement où ces négociants en tirades et en rondeaux se fatigueront de ne travailler que pour engraisser messieurs les syndics, nous devons assurément nous attendre à une complète et prochaine transformation de nos théâtres.

Quand ce temps sera venu, avant deux ans peut-être, M. Perrin lui-même, (*ab uno disce omnes*) le grave et sévère directeur de l'opéra, sera forcé de suivre le « mouvement » s'il veut faire honneur à ses affaires.

Il se verra dans l'obligation de faire adapter de petites tables de marbre aux fauteuils d'orchestre de l'Académie de musique et de faire circuler dans les galeries et dans les couloirs, des garçons ornés du traditionnel tablier blanc, et qui crieront :

— Renouvelez, messieurs, renouvelez !

Les représentations de l'opéra gagneront peut-être à ce changement en pittoresque et en imprévu, mais elles perdront certainement au point de vue de l'art.

Quand l'artiste en scène chantera :

« O Mathilde ! idole de mon âme ! »

Une voix répondra dans la salle :

« Trois bocks à l'avant-scène ! trois ! »

Vous voyez cela d'ici, n'est-ce pas ?

FAURE, en scène près du trou du souffleur. — Oui, c'est elle que j'aime !

JOSEPH, aux premières galeries. — Une canette et deux grogs, Boumm !

FOUILLOUX, à l'entrée du parterre. — Des cigares et du feu, demandez.

Mlle NILSON, en scène, second plan. — Tous mes vœux sont comblés !

ah !!! Oui, tous mes vœux, oui, tous mes vœux... etc.

Ce sera comique, qui, mais ce sera triste, aussi !

Voilà pourtant où nous courons grand train en délaissant le théâtre pour le café-concert, *Guillaume-Tell* pour les *Pompiers de Nanterre*, Mme Miolan Carvalho pour Mlle Chretienmo et Faure pour M. Chaillier, dit : le *petit bossu parisien*.

Prenons y garde pendant qu'il en est temps encore.

MARIUS GÉRARD.

UN COUP DE FEU

On a placé dernièrement dans le musée des souverains le banc de bois sur lequel Napoléon I^{er} avait coutume de poser la partie de son individu que la bienséance m'empêche de nommer.

Ce musée m'a toujours fait l'effet d'un splendide mont-de-piété..., ou de la boutique d'un loueur de costumes pour bals masqués.

Et je ne vois pas ce que la postérité peut gagner à savoir que Dagobert s'asseyait sur un fauteuil de bronze, ou que le chef de la maison Napoléon portait un chapeau crasseux.

Si c'est dans un but historique, on ne doit rien omettre de ce qui peut éclairer et édifier les générations nouvelles.

Je demande donc que le XIX^e siècle soit représenté, dans cet immense bazar, par les objets suivants, dont la valeur, comme documents précieux, ne sera mise en doute par personne :

Le vêtement de maçon à l'aide duquel s'évada le prisonnier de Ham.

Le bracelet donné à Thérèse par Napoléon III.

La baguette offerte par l'empereur de Russie à Isabelle la bouquetière.

Un des chassapots de Mentana.

La culotte de M. Darimon.

Le grand cordon maçonnique de Pie IX.

La couronne de Maximilien.

La rose d'or de la reine d'Espagne.

Etc., etc., etc.

CASSENEUX.

ÉPHÉMÉRIDES JÉSUITIQUES

Ad majorem VERITATIS gloriam.

Samedi 16 janvier 1533.

Le P. Dounance emmène à Louvain huit de ses confrères qui se dispersent dans la Flandre, y prêchent et exercent sans permission les fonctions ecclésiastiques. Ils sont enfin interdits par l'archevêque de Cambrai. (*Hist. des Jés. liv. III.*)

Dimanche 17 janvier 1562.

Les Jésuites pour propager leurs doctrines font soutenir à Rome des thèses où ils établissent la puissance absolue du Pape, sa juridiction de droit divin, sa supériorité au-dessus des conciles et son infaillibilité personnelle (*Rec. de pièces, p. 193.*)

Lundi, 18 janvier 1536.

Le P. Gomez, chef d'une mission au Congo (Afrique) écrit à ses frères de Portugal qu'il faut que le roi y nomme un d'entre eux évêque ; qu'il n'y envoie que des prêtres de la Société.

Le roi de Congo, instruit de ces projets, ordonne aux Jésuites de sortir de son royaume et envoie un détachement de ses troupes qui les fait embarquer. (*Hist. des Jés., liv. III.*)

Mardi, 19 janvier 1530.

Les Jésuites de Lyon mettent le feu à une petite maison qu'on leur avait donnée.

Le feu s'étant communiqué aux maisons voisines, forme une grande place vide.

Ils la demandent, ils l'obtiennent et y font bâtir une de leurs plus superbes maisons de France (*Politique des Jés. p. 215.*)

Mercredi, 20 janvier 1611.

Les PP. Biard et Masse s'associent avec M. de Biencourt pour le commerce du Canada, par contrat passé devant notaire à Dieppe. Ils commettent des cruautés inouïes dans cette colonie que Biard, deux ans après, livre aux Anglais. (*Morale pratique des Jésuites, par Arnaud d'Andilly. — tom. VIII, p. 61.*)

Jeudi, 21 janvier 1533.

Le P. Ramirus, fameux prédicateur de Grenade, monte en chaire pour justifier un de ses confrères qui avait révélé la confession d'une de ses pénitentes, et dit qu'il y a DES CAS OÙ L'ON EST OBLIGÉ DE RÉVÉLER LA CONFESSION ! (*Hist. gén. de la Naiss. et des Progr. de la comp. de Jés. liv. IV.*)

Vendredi, 22 janvier 1539.

Les PP. Almeida et Correa, avec le secours d'une troupe de soldats, chargent de chaînes les Indiens assemblés pour s'acquitter des devoirs de leur religion et en convertissent d'une manière expéditive 837 qu'ils baptisent en grande pompe à Goa. (*Hist. gén. des Jés., liv. IV.*)

LORQUET.

VARIÉTÉS

LES TROIS FEMMES

Les femmes de la Révolution ressemblent aux femmes de tous les temps, ou plutôt à la femme. Ce sont des êtres nerveux qui vont de l'enthousiasme à l'abattement dans le plaisir et dans le combat. Prenez-les toutes, depuis M^{me} Elisabeth, une sainte, jusqu'à Théroigne de Méricourt, une fille, vous retrouverez la même absence de sens commun et le même héroïsme surhumain.

Trois figures, entre toutes, attirent invinciblement la pensée : Marie-Antoinette, M^{me} Roland, Charlotte Corday.

Les pamphlets révolutionnaires ont salué Marie-Antoinette. Elle portait les culottes dans son ménage et on lui a fait payer cher cette domination. Depuis, la réaction et la mode l'ont exaltée. On lui avait attribué tous les crimes, on l'a parée de toutes les vertus ; et, grand Dieu ! elle n'était ni si criminelle, ni si vertueuse que ça. C'était une charmante femme qui aurait bien voulu trouver dans son mari le prince Charmant de ses rêves d'Allemande. Elle fut volée, comme on dit vulgairement, et alors elle chercha des compensations. Eut-elle des amants ? N'en eut-elle pas ? Rien ne le prouve d'une façon absolue. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les nuits embaumées de Trianon, elle sentit son cœur battre bien des fois et qu'elle mit dessus, dans un élan involontaire, les mains de Lauzun, de Vaudreuil ou de Coigny. Parfois, tout affolée, elle éprouvait le besoin de sentir des lèvres sur les siennes ; et, les yeux pleins de larmes, elle baisait avec passion M^{me} de Blignac ou M^{me} de Lamballe.

Puis vint la Révolution. En face de l'ennemi elle se redressa et se mit à haïr comme elle eût aimé. Elle eut une vraie haine, pleine d'audace, de bravoure, et, vaincue, de dédain.

Au Temple, devant le tribunal révolutionnaire, elle fut grande parce qu'elle était brave.

Certes, la bergère de Trianon était adorable, et les gentilshommes pouvaient s'agenouiller devant elle en appuyant leur bouche sur sa main. Mais les poètes aiment mieux se la représenter en robe de drap noir, un fichu blanc croisé sur la poitrine, marchant à l'échafaud sans phrases. Car seule peut-être dans un temps emphatique et sublime, elle sut mourir en grande dame, sans commenter sa mort.

M^{me} Roland, elle, était une bavarde. Elle portait aussi les culottes. Son mari, Roland de la Platrière, était un brave homme, esclave de la loi, du devoir, plein d'hésitation dans la pensée, capable d'énergie dans l'exécution. Elle l'estimait et c'était beaucoup, car elle était fiercièrement intelligente et honnête. On a dit qu'elle avait aimé Buzot. Après ? Si elle l'a aimé, cet amour à coup sûr fut honnête et vaillant. Un homme jeune, beau, éloquent se présentait. C'était la réalisation d'un rêve. — Comme je l'aimerais si je pouvais l'aimer absolument, sans scrupule, sans remords ! Ainsi devait parler cette âme romaine qui inspirait les Girondins.

Pour bien connaître M^{me} Roland, il faut avoir lu ses *Mémoires*. On l'y retrouve tout entière avec l'idée de devoir qui domine sa vie. Jeune fille, elle devait tenir la maison de son père, et servir de mère à ses frères et sœurs plus jeunes qu'elle. Femme, elle devait partager les joies et les douleurs de son mari, être sa compagne fidèle et son meilleur ami.

On n'a pas vingt ans impunément aux heures d'enthousiasme public.

La Révolution éclate, et la jeune femme, qui a lu Plutarque, sent son sein battre et le rouge monter à ses joues quand elle entend parler de Liberté et de République. Un premier élan la porte vers la Révolution de la patrie. C'est un ministre en jupons. Puis la femme repart et, parmi tous ces jeunes gens qui l'entourent, elle en distingue un, le plus

pur, le plus naïf, le plus convaincu. Pas d'amour coupable, comme on l'a dit ; mais un duel d'âmes de même hauteur.

Plus tard, dans sa prison, M^{me} Roland a de grands attendrissements et se retourne vers la nature. Elle se rappelle la maisonnette d'Anse sur un coteau, avec la Saône au bas, et les beaux rêves qu'elle faisait le soir, les yeux dans le ciel, tout éprise des idées des philosophes qu'en femme elle jugeait surtout avec son cœur.

L'heure de l'échafaud une fois sonnée, elle y marche tranquillement. Mais elle est bourgeoise et elle éprouve le besoin de faire un mot :

O Liberté, que de crimes on commet en ton nom !

Le mot est très-beau, moins beau pourtant que le silence de la reine ; car j'y trouve je ne sais quelle pose qui me gâte cette pure figure de la grande bourgeoise du tiers-état.

Charlotte Corday me plaît moins que Marie-Antoinette et M^{me} Roland. Il y a moins de naturel et plus d'effort chez elle que chez les deux autres. Lamartine l'a appelée l'ange de l'assassinat : on n'est pas un ange lorsqu'on assassine.

Il y a trop de mâle chez cette normande.

Elle se promène dans les prairies de Caen, ou s'assied sous les pommiers en fleurs ; elle rêve, les regards fixés sur les vagues de l'herbe. Mais dans ce rêve, je vois cette préoccupation constante : Que serai-je ? Quel rôle jouerai-je ? Quelle page tiendrai-je dans l'histoire ?

Cette vieille fille (on peut être vieille fille à vingt-deux ans) a lu Rousseau et Corneille ; elle veut de la justice et de la grandeur, mais à la condition qu'elle sera une Emilie.

Elle ne détache pas sa personnalité des choses, elle n'a pas d'attendrissements. On prétend qu'elle avait remarqué Barbaroux parmi les Girondins : je n'en crois pas un mot. Marie-Antoinette avait dix têtes dans ses rêves. M^{me} Roland en avait une. Charlotte Corday se regardait dans sa glace.

Elle incarne l'héroïsme, mais l'héroïsme des princesses de tragédie. Mourir devant cent mille personnes vaut mieux que vivre d'une vie obscure. C'est une folle qui s'imaginerait tuer une idée en poignardant un homme. Très-honnête fille, bourgeoise matinée de bas-bleu, elle est capable de tout pour faire parler d'elle.

Ce que je dis est peut-être brutal, mais c'est vrai.

Elle tue Marat qui vaut mieux qu'elle — car il y avait un amour profond pour les pauvres, les faibles, les déshérités, les opprimés enfin, dans la haine sauvage de celui-là — mais une fois Marat tué, une fois le sacrifice accompli, elle devient aussi grande que ses devancières.

Elle répond bien. Elle meurt bien.

Le propre de ces figures est d'être demeurées poétiques. C'est là leur justification et leur gloire.

La vieille Dubarry monte en concierge sur l'échafaud. Théroigne de Méricourt pousse des cris d'hyène dans les cabanons de la Salpêtrière. M^{me} Tallien, cette héroïne surmenée des nuits du Luxembourg, a des maris et des amants. Joséphine est une commère facile, dépensière, bavarde, insignifiante, bonne créature au fond.

Marie-Antoinette, M^{me} Roland, Charlotte Corday, ont, au contraire les contours nets et purs des statues antiques. Ce sont là les trois figures féminines de la Révolution, et les femmes, ici, pareilles aux hommes, sont à la hauteur des choses.

EUGÈNE RAZOUA.

L'un des gérants : S. BARRAS.